

Les pêcheurs du bout de la Terre : les pêcheurs artisans d'Ushuaia

Yvonne BOUVET

Université de Bretagne Occidentale – Brest
Géolittomer-Brest LETG UMR 6554–CNRS
Faculté Victor SEGALEN - B.P. 814
29285 - BREST cedex

Résumé : Proposition de rencontre avec des pêcheurs artisans du "bout" de la terre, à l'est d'Ushuaia et en plein cœur du canal de Beagle, là où l'Atlantique n'est plus mais où le Pacifique n'existe pas encore. Peut-on vivre de son travail de pêcheur dans cette fin de monde hostile, prisonnier de la mondialisation et de la préservation des ressources ?

Mots-clés : Bout du monde. Pêcheurs artisans. Amérique du Sud. Ushuaia.

Abstract : Meeting with fishermen of the "end of the world" to the east of Ushuaia, in the heart of Beagle's canal, where Atlantic doesn't be anymore and Pacific doesn't be yet. Is it possible to live with his fisherman work in this unfriendly environment, trapped by globalization and preservation of the marine species ?

Key words : End on the World. Fishermen. South America. Ushuaia.

La Terre de Feu peut apparaître comme l'un des derniers grands espaces libres, voire sauvages qui subsistent sur notre planète. C'est un espace de légende pour de nombreux marins, bout de terre marquant la limite entre l'Atlantique et le Pacifique qui, entre le détroit de Magellan et le cap Horn, marque une fin de terre, peut-être une fin de monde. Divisée par la frontière argentine-chilienne, la Terre de Feu demeure quasiment vide d'hommes (3,5 habitants au kilomètre carré), hormis quelques éleveurs de moutons qui se partagent les vastes espaces de plaines battues par le vent, la pluie et le froid de ces cinquantièmes degrés sud. Deux villes argentines rassemblent l'essentiel de la population devenue citadine et ouvrière depuis la transformation en zone franche de cette province, Rio Grande au nord et la plus célèbre, Ushuaia au sud.

Les eaux marines qui entourent les îles, îlots et autres cailloux, se rencontrent avec beaucoup de force, fournissant une faune riche, faite de phoques, de cétacés, de poissons, de coquillages, de crustacés qui sont exploités depuis longtemps. Aujourd'hui, la pêche est une activité essentiellement industrielle qui échappe aux acteurs locaux, puisque ce sont surtout des étrangers qui viennent exploiter les eaux argentines. Pourtant, il subsiste une petite communauté de pêcheurs artisans qui fournit le marché local, attisé par une manne touristique de plus en plus importante.

Une présentation de cet espace lointain, dernière terre des rivages occidentaux et méridionaux de l'Atlantique, et une rencontre avec ce petit noyau de pêcheurs, faite à la fin de l'été austral 1999 à l'occasion d'une mission effectuée en Terre de Feu, sont ici proposées en hommage à Jean Chaussade qui demeure pour moi l'initiateur de l'œkoumène maritime.

I – LA FROIDE TERRE DE FEU

À partir du 54° parallèle sud, la cordillère des Andes s'infléchit soudainement vers l'est et perd peu à peu de l'altitude, tout en conservant sa grandeur, encore coiffée de neiges éternelles et plongeant vers les eaux froides des canaux. L'immense faille géologique du détroit de Magellan a détaché la Grande Île du continent, isolant pendant des siècles cette *terra incognita* (fig. 1).

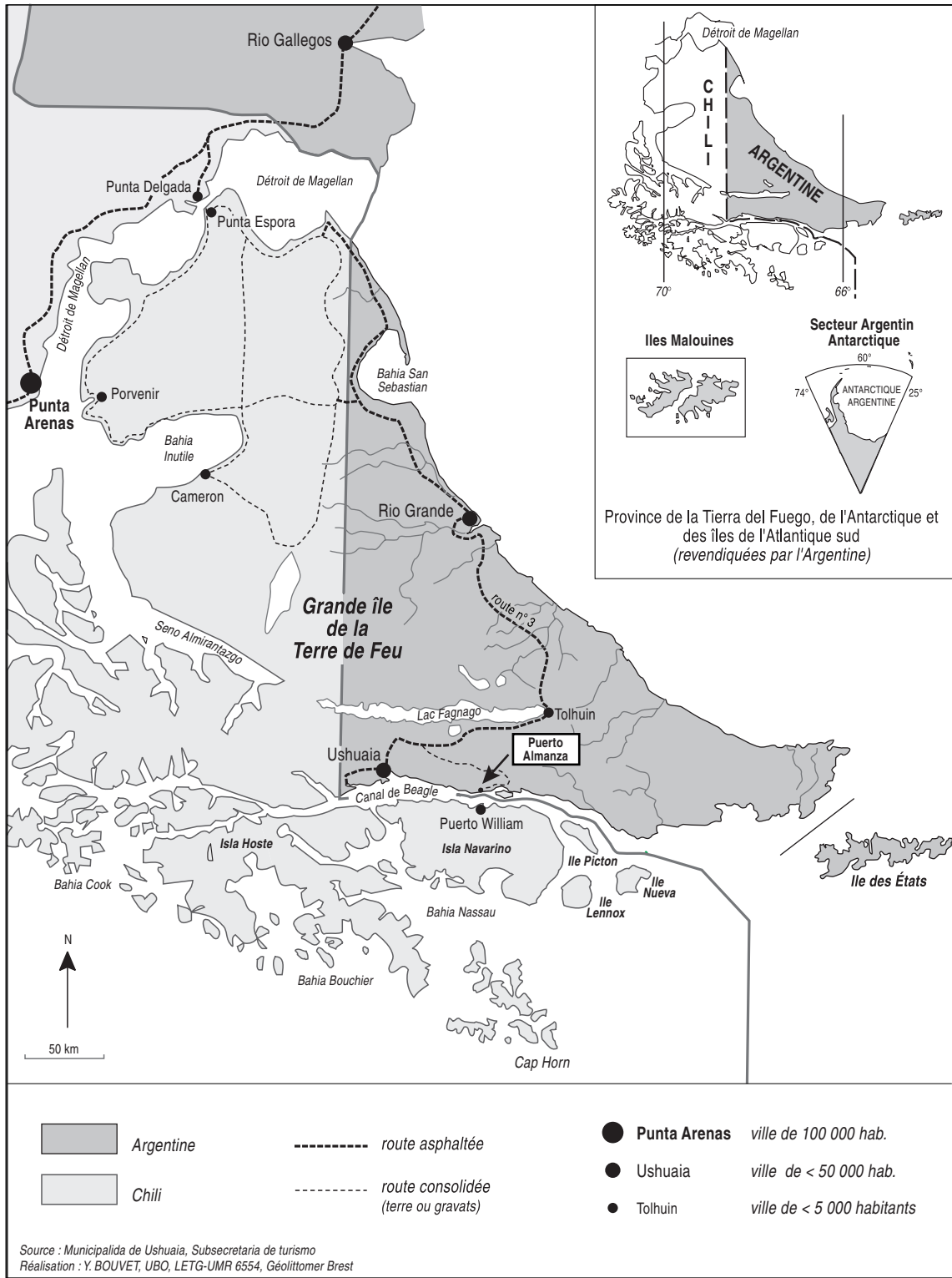


Fig. 1 : La Patagonie australe argentine et chilienne, la grande  le de la Terre de Feu

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, aucun état n'a revendiqué la Grande  le malgré ses 65 000 km² de superficie. C'est l'arrivée en force de colons évangélisateurs anglais dans le sud, qui a poussé les Argentins et les Chiliens   déterminer leurs frontières australes en se partageant la Patagonie et la Terre de Feu. Le difficile partage des îles et canaux a entretenue un climat belliqueux entre Chili et Argentine tout au long du XX^e siècle, notamment pour l'appartenance des trois îles de l'est du canal de

Beagle, Picton, Nueva et Lennox. Consulté en dernier espoir, c'est le Pape Jean-Paul II qui confirmera les limites territoriales, coupant en deux le canal de Beagle, attribuant le nord à l'Argentine et le sud au Chili. Mais ce n'est qu'une fois revenu à la démocratie que les deux États signeront en 1998, un accord réglant toute une série de litiges frontaliers. Ainsi, le tiers oriental et atlantique de la Grande Île et l'île des États sont argentins, le reste étant chilien.

La partie nord-est de l'île est une immensité de plaines, sans arbre, couvertes de gazon ras, qui est le domaine des estancias, parfois vastes comme la moitié d'un département français, et de l'élevage de moutons. Rio Grande fut fondée en 1921 à l'embouchure du fleuve qui lui donne son nom, pour encourager l'installation des éleveurs et surtout permettre l'exportation de la laine et de la viande de mouton, et depuis la fin des années 1940 du pétrole de la baie San Sebastian. Totalement ensablé aujourd'hui, le port n'a plus d'activité commerciale et cette ville sans charme de 30 000 habitants reste la base des troupes aéroportées argentines, toujours en éveil pour une possible reconquête des îles Malouines. Quelques usines de montage de matériels électroniques apportent de l'emploi ouvrier, profitant des avantages économiques offerts par le statut de zone franche de la Terre de Feu.

Le sud de ces plaines voit s'élever vers l'est les derniers sommets andins dont les parties basses forment de rondes collines. Les arbres qui les couvrent sont exploités par les scieries bordant la route nationale n° 3, au sud de Tolhuin, petit village d'à peine 500 habitants de la berge orientale du Lac Fagnano, fondée en 1972 sur le dernier lieu de vie des Indiens Onas. Le passage du Col Garibaldi à 430 mètres d'altitude permet de gagner la partie sud de la Terre de Feu et de découvrir la forêt froide et humide des terres spongieuses de la plaine littorale.

La ville d'Ushuaia, "baie tournée vers l'est" et abritée du sud de la Grande Île, est dominée et protégée à l'ouest par le massif de *Los Cincos Hermanos*, cinq pics jumeaux qui encadrent la baie. Mission anglicane fondée en 1862 pour évangéliser les *Yamanas*, c'est avec l'installation d'un bain en 1902 que la ville se développe matérialisant la souveraineté argentine dans ces terres australes. Devenue en 1957 capitale de la province argentine de la Terre de Feu, de l'Antarctique et des îles de l'Atlantique sud, Ushuaia est la capitale économique et administrative de la province de la Terre de Feu et, avec ses 45 000 habitants, le symbole de la présence humaine permanente dans le grand sud. Elle se trouve à près de 3 200 km de Buenos Aires (5 heures d'avion dans le meilleur des cas), et à la même distance du pôle sud que de la frontière avec le Brésil. Le bain a fermé ses portes en 1947 pour devenir une base militaire et affirmer la présence argentine dans la région ; le port abrite quelques bâtiments de la flotte argentine qui jouèrent un rôle lors de la guerre des Malouines en 1982. Depuis 1960 la ville est zone franche et ce sont les usines de montage (matériel électrique, électronique et plastique arrivant et repartant par la mer) qui occupent la plus grande partie de la population, essentiellement immigrée.

Parallèlement l'activité touristique s'est développée faisant du centre de la ville une succession de boutiques de souvenirs, tee-shirts et produits de luxe internationaux détaxés. Si cette cité de l'extrême est attirante, c'est en grande partie dû à la médiatisation de son nom, mais aussi à sa situation. Il n'est besoin de parcourir que quelques kilomètres pour découvrir le parc national de Lapataia et les paysages, la faune et la flore de la Patagonie fuégienne, le long du canal de Beagle. Pendant l'été, des excursionnistes offrent de naviguer dans les canaux, d'aller à la rencontre de colonies de lions de mer, de phoques, de cormorans, de gagner le cap Horn, voire de pousser jusqu'au continent austral, distant de 1 000 km, pour apercevoir un troupeau de manchots empereurs. L'essentiel de ces aventuriers de passage que deviennent les touristes est composé d'Américains du nord et d'Européens ; ils amènent de nombreuses devises et une activité économique complémentaire de plus en plus prégnante pour la cité de l'extrême.

II – LA MER, RESSOURCES ET EXPLOITATIONS

Si Ushuaia est le quatrième port de pêche d'Argentine (fig. 2), avec 130 000 tonnes débarquées, l'activité halieutique est très discrète ; la production y est industrielle et elle concerne moins de 10 bateaux argentins. L'essentiel des captures, merlu et calamar, sont directement congelées et transférées vers des cargos congélateurs.

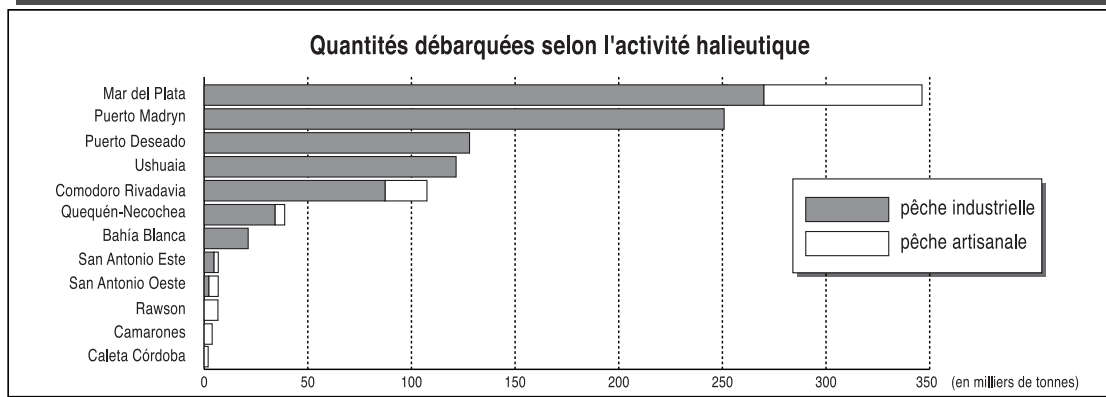
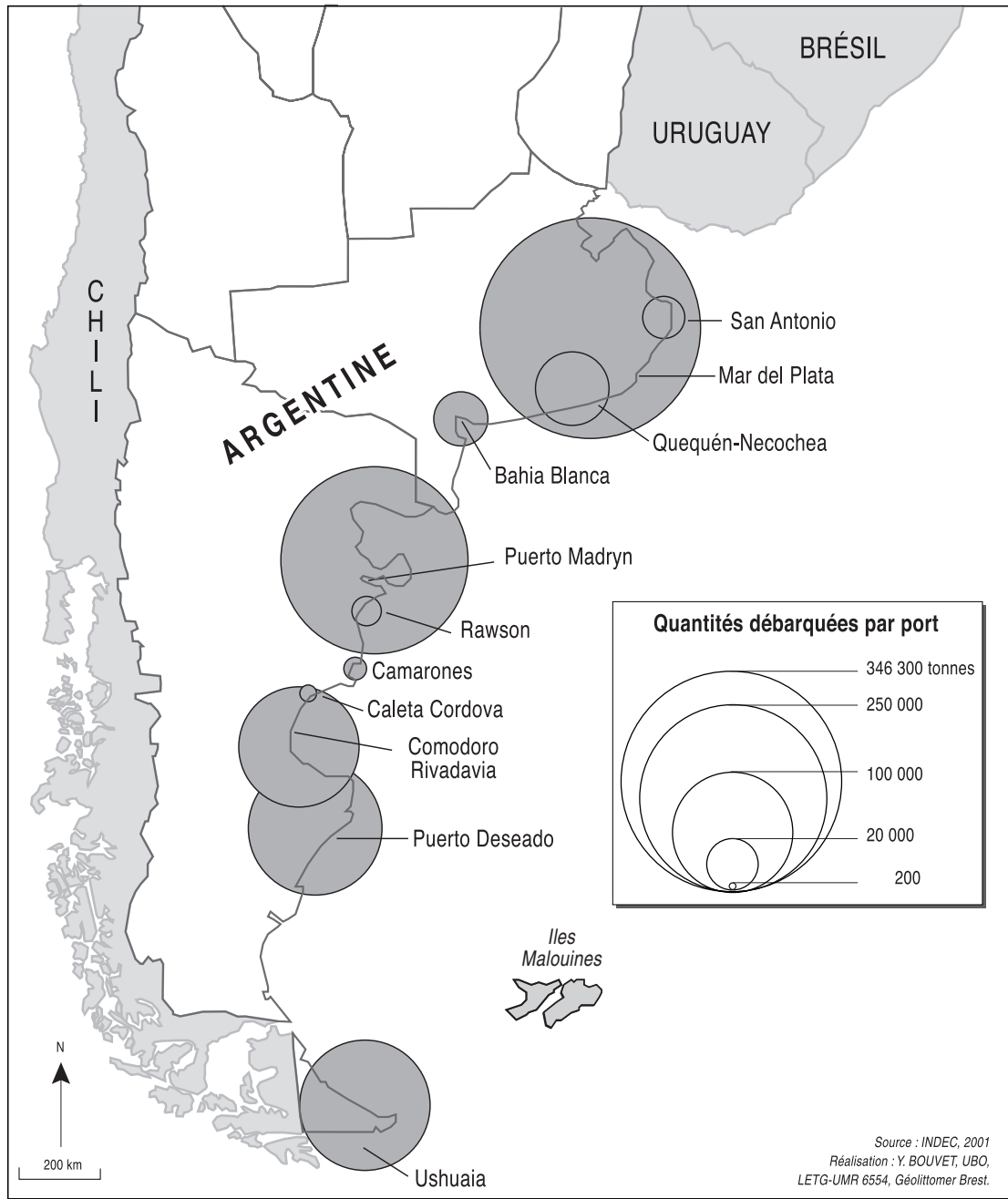


Fig. 2 : La pêche maritime argentine en 1998

Le long des quais du port de commerce, on ne voit pas un bateau de pêche argentin à l'horizon, ni une quelconque halle à marée. Le seul bateau présent est un palangrier taiwanais qui fait passer sa cargaison de calamars congelés vers les cales d'un cargo, taiwanais également. D'après les statistiques du port de commerce, Ushuaia reste un lieu d'approvisionnement et donc de transit en produits de la mer congelés pour les Japonais, les Européens, surtout les Espagnols, et les Chinois. La production des riches eaux froides argentines ne profite pas directement à la consommation nationale. Il faut dire que les Argentins ne sont pas des mangeurs de poisson et se tournent plus volontiers vers la viande, qu'elle soit de bœuf ou de mouton.

Pourtant, la consommation locale existe ; la *centolla* (*Lithodes Antarticus*) grande araignée de mer tout en pattes et en pinces, et le merlu pané sont les spécialités des restaurants d'Ushuaia. Il y a une production artisanale mais c'est à une cinquantaine de kilomètres d'Ushuaia, dans la plaine littorale qui longe le canal de Beagle, que quelques pêcheurs artisans exploitent les espèces australes.

Pour gagner Puerto Almanza par la terre, il faut tout d'abord emprunter pendant une vingtaine de kilomètres la mythique route nationale n° 3, qui parcourt l'Argentine du nord au sud. Puis il faut suivre une "route consolidée", chemin de terre qui se transforme en piste boueuse dès qu'il pleut et il pleut souvent, traversant une forêt sombre, humide et de plus en plus sinistre au fil des kilomètres. Après quarante kilomètres, et presque une heure, la route débouche soudain sur le canal de Beagle et le paysage devient grandiose. La montagne et la mer se rencontrent avec férocité, le ciel empruntant les couleurs de l'une ou de l'autre sans pouvoir choisir. L'air, l'eau et la terre semblent calmes, comme apaisés en cette fin d'été austral, qu'on appellerait indien si on ne connaissait le sort réservé aux populations indigènes de la Terre de Feu.

Quelques cabanes de planches informent de la présence humaine dans cette contrée, mais c'est surtout le poste d'infanterie de marine, peint de bleu et de blanc aux couleurs de l'Argentine, qui s'impose aux visiteurs. Des canons et des militaires montent la garde face à un ennemi chilien potentiel installé à quelques encablures sur l'île Navarino et à Puerto William, petite ville australe. Ici, on ne plaisante pas avec les frontières, ni avec la défense du territoire et des eaux nationales.

Un cordon de galets forme une anse qui abrite une dizaine de petits bateaux en bois *amarillos*. Long de dix à douze mètres environ, ces embarcations de pêche sont peintes en jaune-orangé, couleur de l'activité artisanale de pêche en Argentine, par opposition au *rojo*, couleur rouge réservée à la pêche industrielle. Un quai permet d'accéder au port ; il est constitué de remblai mais surtout jonché sur plusieurs mètres de tas de coquilles vides, les fameuses *chungas* qui prolifèrent sur les fonds marins. Ses coquilles de moule se mêlent peu à peu aux galets pour protéger le port. Un frêle ponton de bois, assemblage de planches branlantes et de poteaux tordus, fait office d'infrastructure portuaire. Et il semble jouer son rôle puisqu'un bateau y est amarré et un homme à son bord est occupé à le recouvrir de peinture. Entrer en contact n'est pas difficile, José, l'homme au pinceau, parle volontiers de son métier et de son espace de vie.

La communauté de pêcheurs représente une vingtaine de personnes, avec deux hommes au travail sur chaque bateau. José a presque 50 ans et travaille avec l'aîné de ses fils, à l'image des autres pêcheurs : on travaille en famille, soit père et fils, soit à deux frères. Il pêche à proximité, dans le canal de Beagle, et fait des sorties de 4 à 5 heures par jour. La pêche est difficile car les conditions météorologiques sont rudes et très changeantes. Malgré le froid, il est plus facile de pêcher l'hiver car bien souvent le vent est moins fort. Mais si les sorties sont courtes c'est aussi pour profiter des éclaircies qui existent toujours, même dans la pire des journées ! Les métiers se succèdent dans l'année, avec des casiers pour capturer des araignées de mer (*centollas*), des filets maillants pour le merlu et une drague pour les moules (*chungas*).

La pêche de la *centolla* se fait avec des casiers ronds, construits en bois et en filets de 1,20 mètre de diamètre à la base, casiers qui sont relevés chaque jour. La pêche à l'araignée est très réglementée car elle fut intensive au cours des dix dernières années et l'espèce faillit disparaître. Aujourd'hui, seule la pêche au casier est autorisée et les pêcheurs de Puerto Almanza ont fait de la *centolla*, l'espèce-phare

de leur production. Ils approvisionnent le marché d'Ushuaia, essentiellement auprès des restaurants, après avoir cuit les crustacés dans de grands chaudrons disposés sur un feu de bois devant les *casitas*. Ces petites maisons de bois sont des abris temporaires permettant de stocker du matériel mais aussi de dormir une nuit ou deux en été ou quand les conditions climatiques empêchent les pêcheurs de regagner Ushuaia où vive leur famille.

Les eaux patagoniennes sont également riches de *chungas* ou *cholgás*, énormes moules de presque 20 centimètres de long, déjà pêchées par les Indiens qui peuplaient cette région ; les femmes, le corps enduit de graisse de phoque, plongeaient dans l'eau glacée pour détacher les coquillages des rochers. Mais, depuis plusieurs années, le canal de Beagle est infesté par la *marea roja*, la marée rouge, une toxine du plancton qui contamine mollusques et coquillages et qui est mortelle pour l'homme. Cette contamination est irrégulière et les pêcheurs doivent systématiquement faire analyser leur pêche avant toute commercialisation des moules. Cela affecte beaucoup le coût de production et ils se détournent peu à peu de cette pêche.

La capture du merlu apparaît comme accessoire et elle répond essentiellement à la demande locale. Elle est pratiquée avec des filets maillants calés sur le fond, relevés chaque jour, bien que cet engin dormant ne convienne guère aux forts courants des eaux agitées des canaux patagoniens. Ce sont surtout les chalutiers industriels qui capturent les poissons de fond, n'en laissant guère pour les artisans. L'activité artisanale est de plus en plus difficile car les navires de pêche industrielle ne respectent pas les zones interdites aux chalutages et les ressources sont mises en péril. Les autorités argentines sont plus disposées à surveiller les Chiliens qu'à contrôler les quantités capturées par les chalutiers nationaux ou les palangriers étrangers. Les rendements sont en baisse, et les artisans sont trop peu nombreux pour lutter face au pillage des eaux. Leur survie tient à la maîtrise du circuit de commercialisation puisque chaque jour, ils fournissent les restaurateurs d'Ushuaia où les touristes étrangers sont friands des produits marins, entre deux "*bife de chorizo*", l'un des meilleurs morceaux du bœuf. Mais l'activité est fragile, saisonnière et avec peu d'espoir d'expansion. Il convient alors de ménager le matériel, et surtout les bateaux qui tiennent grâce à la peinture et à la graisse dont est quasiment recouvert le moteur. Malgré toutes ses difficultés, José dit aimer son métier et ne le changerait pas pour une place d'ouvrier dans les usines de montage d'Ushuaia ou de Rio Grande.

Après avoir fait connaissance avec cet espace de la Terre de Feu et quelques-uns de ses habitants, on en vient à penser que l'homme n'a peut-être pas sa place dans ces paysages grandioses. Et pourtant, il s'installe toujours plus au sud, repoussant les limites de l'œkoumène, amenant avec lui son lot de touristes, blasés des espaces connus et à la recherche d'extrême. La mondialisation des activités, traditionnelles comme la pêche ou nouvelles comme le tourisme, permet de mettre en valeur des territoires hostiles à l'homme. Pour les habitants permanents, l'extrême est quotidien. C'est au bout de la terre, apparemment loin de tout et de tous, que ces quelques hommes ont choisi de vivre et de récolter les richesses marines, face à une nature hostile, en dénonçant la concurrence des pêcheurs industriels étrangers mais en profitant de l'expansion touristique, étrangère elle aussi.

Bibliographie

- CATINUS J., FORTON J., 1999. *La Patagonie et la Terre de Feu*. Paris, Éd. de l'Adret, 414 p.
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTADISTICA Y CENSOS, 2000. *Sinopsis estadística*. Buenos Aires, Argentina.
- SCHNEIER-MADANES G. et al., 1996. *Patagonie, une tempête d'imaginaire*. Paris, éd. Autrement, coll. Monde H. S., n° 94, 227 p.
- RASPAIL J., 1986. *Qui se souvient des Hommes...* Paris, éd. Robert Laffont, 250 p.